

JEAN VIARD

Une société
si vivante

UNE SOCIÉTÉ SI VIVANTE

Collection *Monde en cours*

© Éditions de l'Aube, 2018
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2901-1

Jean Viard

Une société si vivante

éditions de l'aube

Du même auteur :

- La Campagne inventée*, avec Michel Marié, Actes Sud, 1977
- La Dérive des territoires*, Actes Sud, 1981
- Penser les vacances*, Actes Sud, 1984
- Le Tiers Espace. Essai sur la nature*, Méridiens-Klincksieck, 1990*
- La Société d'archipel*, l'Aube, 1994
- Marseille, une ville impossible*, Payot, 1995
- Au bonheur des campagnes*, avec Bertrand Hervieu, l'Aube, 1996*
- La France qui change : pourquoi les travailleurs votent FN*, Seuil, 1997*
- Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, l'Aube, 2000
- L'Archipel paysan, la fin de la république agricole*, avec Bertrand Hervieu, l'Aube, 2001*
- Le Sacre du temps libre, la société des trente-cinq heures*, l'Aube, 2002
- Le Nouvel Âge du politique*, l'Aube, 2004*
- Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, l'Aube, 2006*
- Le Président a promis*, dir., Seuil, 2007
- Fragments d'identité française*, l'Aube, 2009
- Nouveau portrait de la France*, l'Aube, 2012*
- La France dans le monde qui vient*, l'Aube, 2013*
- Marseille, le réveil violent d'une ville impossible*, l'Aube, 2014
- Toulon, ville discrète*, l'Aube, 2014
- Remettre le poireau à l'endroit ?* avec Jean Blaise, l'Aube, 2015
- Le Triomphe d'une utopie*, l'Aube, 2015
- Le moment est venu de penser à l'avenir*, l'Aube, 2016*
- Quand la Méditerranée nous submerge*, l'Aube, 2017*
- Chronique française, de Mitterrand à Macron*, l'Aube, 2018

* Également disponible en Aube poche

À Marion.

Avant-propos

La France, ce sujet passionnant que j'analyse depuis plus de quarante ans. Et surtout les habitants de ce pays, qui sont entraînés dans un tourbillon de transformations que chacun peine à comprendre, et à vivre. Nous allons y passer, chacun, environ 700 000 heures, y respirer 15 000 litres d'air par jour, y laisser près de deux enfants après 4 000 à 6 000 étreintes, y manger 9 vaches et un nombre incalculable de moutons, de cochons et de poulets. Nous y travaillerons peu ou prou 70 000 heures après avoir fait, de plus en plus souvent, 30 000 heures d'études. 89 millions de touristes et 200 000 réfugiés et migrants vont y venir cette année,

alors que nous sommes 63 millions à y vivre à l'année. Nous y perdrons nos parents vers 63 ans quand depuis dix ans déjà nos petits-enfants viennent nous voir pour les vacances, ou plus souvent.

Nous y parcourons plus de 50 kilomètres chaque jour – 3 469 personnes ont perdu la vie, en 2017, sur nos routes –, plus de 60 % des bébés y sont nés hors mariage – contre 30 % en 1990, 6 % en 1968 –, et sur la terre tout entière, près de 4 milliards d'humains se sont connectés à internet. 2007, l'année de la création de Twitter, peut être considérée comme le début de l'ère numérique. Près de 4 milliards ! Et 6 milliards de téléphones portables ont été vendus sur la planète. Les grandes religions ne dépassent pas 1,5 milliard de fidèles. C'est cette humanité en train de faire terre commune qui est passionnante, et explosive. Une humanité qui chaque soir, à la télévision, voit sa petite planète perdue dans l'infini de l'univers. Et qui chauffe. Quelle histoire ! Peut-être même quelle fin d'histoire ? Difficile à dire.

Et alors, la France ? 1 % du peuple de ce monde. Tirée en avant par une dizaine de métropoles et un territoire hors métropole souvent bien inquiet. Voire inquiétant dans ses choix. Dans ses inégalités aussi. Comment faire société ensemble quand les liens horizontaux interpersonnels se multiplient et que les grandes appartenances de croyance, ou de classe, issues de la révolution industrielle, se délitent ? La société et la politique peuvent-elles en arriver à se réduire pour l'une à des individus en réseau avec des amis Facebook, pour l'autre à de grandes envolées hors système sur le modèle des clubs de supporters ? Et peut-on faire société ensemble sans l'utopie d'une planète gouvernable, au climat maîtrisable, aux conflits régulés ? Sans destination, sans chemin ? Sans sens, donc ? L'avenir peut-il se construire par une approche en marche arrière, l'œil rivé à notre patrimoine, à nos origines, à nos anciennes croyances et convictions ? Et comment des élites mondialisées peuvent-elles jouer leur rôle face à un peuple qui s'éloigne et se rétracte ?

Les régimes populistes et autoritaires sont-ils notre destinée ? Les vents sont mauvais, même si la COP21 et l'Union européenne sont des lueurs dans un long tunnel. Mais des lueurs fragiles. Les prochaines années vont décider du monde que nous léguerons à nos enfants. Il risque fort d'être une zone grise et chaude de plus en plus angoissante. Comment vivre ce basculement, nous qui avons cru au *Peace and love*, à la fin du totalitarisme, à l'égalité des femmes avec les hommes comme projet de civilisation, à une nouvelle relation des humains avec la nature qui les environne ? Mais c'est quoi, l'idée de nature portée par la société numérique ? Un retour au jardin d'Éden, ou une nature retravaillée ? Chaque révolution technologique ne produit-elle pas une nouvelle nature ? Mais jusqu'où ? Attention à l'amour du seul passé.

Voilà, ce livre présente une cinquantaine de petits portraits de ce monde et de cette société-là. Il forme un tout. Car ce monde est dynamique, créatif, changeant tellement vite que souvent on n'y

UNE SOCIÉTÉ SI VIVANTE

comprend plus rien et qu'on se croit perdu.
Mais y a-t-il un fil, de nouveaux liens, de
nouveaux horizons, des utopies possibles ?
Cherchons.

La vie s'allonge, on ne va pas pleurer !

La vie s'allonge, et nous ne savons pas nous en réjouir. En un siècle, nous avons gagné plus de vingt ans d'espérance de vie. Une génération. Onze ans depuis 1945. Cinq ans depuis 1981. Trois heures par jour actuellement. C'est d'ailleurs pour cela que nous serons bientôt neuf milliards : nous sommes contemporains plus longtemps dans des familles de plus en plus « quatre générations ».

Nous avons bâti une société de vie longue et de travail court, encadré en Europe par un droit social protecteur. Immense libération. Relisez Zola ou Marx. Nos enfants vivront cent mille heures de plus que nous. Combien d'heures devront-ils travailler ?

JEAN VIARD

Et avec quelle intensité ? Nous avons besoin de sortir d'une gestion comptable de nos vies pour y retrouver du sens, du projet de vivre-ensemble, de la création, de l'amour. Et de la justice, de la solidarité, de la dignité, en particulier avec les ouvriers, dont la vie doit cesser d'être plus courte que celle des autres catégories. La dignité de vivre en bonne santé doit se démocratiser à ces 48 % d'actifs qui ont fait des études courtes et sont souvent moins sensibles à la prévention. Et à ceux du Sud, à ceux qui arrivent ici, et aux autres. Treize ans d'écart d'espérance de vie entre les hommes de différents milieux en Europe. Énorme. L'écart est moins important pour les femmes depuis que la mort en couches est devenue rarissime.

Parlons progrès plutôt que sacrifice

Il a fallu se battre – 1848, 1936, 1945, 1981, 1997... – pour la journée de huit heures et la semaine de cinq jours, puis pour les 35 heures... Et en prime, les week-ends, les congés payés ! Puis la Sécu, les allocations familiales, la retraite... Et nous cherchons de nouvelles règles de régulation : retraite à la carte, formation tout au long de la vie, annualisation du temps de travail...

Or notre espérance de vie augmente de trois heures par jour. Nous atteignons en moyenne des vies de 700 000 heures là où nos arrière-grands-parents vivaient 500 000 heures. Nous travaillons 70 000 heures là où ils en travaillaient

200 000. Regardons l'immense amélioration de la condition humaine, due au travail plus court, aux études plus longues et à la solidarité. Entre-temps, aussi, la richesse de la nation a été multipliée par dix. Merci les machines, la productivité, les robots. Si on a une vision comptable du monde et si on prend l'homme pour un compte d'exploitation, on pleure la fin du travail, car on pourrait travailler plus, comme le font les USA ou le Japon. Pourquoi ne pas tenter de multiplier encore la richesse ? On pourrait atteindre le mode de vie nord-américain... Mais comment voulons-nous vivre ? En travaillant, oui, ce peut être génial. Mais avec plus de qualité et de liens, de discontinuité, de ruptures, de culture, de création, d'amour et d'affection. Et notre prédation sur la nature ? Comme aux USA aussi ? Donc, il faut réinventer un projet de vivre-ensemble, des buts, des règles, des dignités. Et en débattre.

Retenons qu'il n'y a pas d'équilibre rationnel et comptable des temps. L'ordre du temps est enfant des choix de mode de vie, des luttes sociales, des crises et

des idéologies. Les cadres du temps issus des luttes sociales sont des marqueurs de liberté. Or on ne discute pas avec la liberté ! Mais on peut inventer de nouveaux projets : discontinuité des périodes de travail, d'étude, divorces, déménagements..., méditation. Ensuite, le travail se glisse dans les cadres culturels.

La pensée comptable, trop souvent au pouvoir, ne donne pas de sens, pas d'imaginaire ni de rêve. La question qui nous est posée est la même qu'en 1848 : penser un projet-temps et un avenir. Eux ont pensé les 40 heures, la semaine de cinq jours, les conventions collectives, les caisses de solidarité. Mais aujourd'hui ? Comment penser un commun dans un temps des individus discontinu, aléatoire, imprévisible ? Lui donner du sens ? Puis se réorganiser pour y faire passer la production de richesses et d'innovations ? Car c'est le politique et le désir qui ordonnent le temps. Jadis, l'Église. Puis les entrepreneurs et les luttes sociales habitent et transforment la culture élaborée. Le travail et la production suivent et négocient. Aujourd'hui ?

JEAN VIARD

Par exemple, en 1981, au moment du droit à la retraite à 60 ans, on travaillait environ 10 % de la vie. Sacralisons ce pourcentage comme victoire de cent cinquante ans de luttes sociales et de négociations. Mais oublions l'âge légal universel. Et ouvrons à chacun un compte temps, pondéré par métiers. Chaque fois que l'on gagnera une année de vie, on travaillera un mois de plus. Vivre, c'est le but suprême, n'est-ce pas ? Investir dans la santé redeviendra rentable pour la production. Certes, un jour, la retraite à 60 ans fera sourire, mais à la Libération, quand c'est devenu une revendication forte, c'était un projet magnifique pour des ouvriers dont l'espérance de vie atteignait rarement 65 ans. Il faut garder le sens des protections, et les adapter à l'évolution de nos vies.

La révolution du temps

J'aime penser que nous passons dans le temps, et que ce n'est pas le temps qui passe. Seulement, si nous passons dans le temps, comment pouvoir nous raconter une histoire, la nôtre ? Comment se souvenir de l'été 1984 ? Comment se sentir appartenir à un groupe, à une communauté, si nous n'avons ni frontières, ni cloches ou muezzins ? Comment préparer les défaites successives, tellement nécessaires, qui vont nous permettre de quitter ce temps où nous passons ? Le temps a donc besoin de marqueurs, de bornages, privés ou communs. Certains cultivent des éléments de nature – Pâques et le retour de la ponte des poules, par exemple –, d'autres sont

pures inventions : chaque civilisation se date à partir de sa fondation mythique. Ici, « nous » sommes en l'an 2018.

Longtemps les cadres du temps furent réguliers et répétitifs – heures, dimanches, fêtes religieuses ou politiques –, alors que l'espace, lui, était pensé avec des limites sans cesse à repousser – frontières, terres inconnues, barbares... Le paysan déplaçait ses bornages la nuit comme le roi essayait d'agrandir son royaume. Et puis, un jour, la Terre fut toute connue. Tous les soirs on la parcourt à la télévision, on la voit avec l'œil des satellites.

Mais là où les cadres du temps étaient rituels et collectifs, nos vies rapides, individualisées, longues et discontinues favorisent des événements, l'imprévu, comme marqueurs du passage du temps. Les rituels hebdomadaires reculent, les grandes vacances se morcellent, les fêtes religieuses et politiques deviennent ponts et week-ends. 30 % des salariés travaillent en horaires décalés, le travail du dimanche fait débat. L'ordre du temps est devenu aléatoire. La mémoire se repère avec des

dates fastueuses, collectives – Coupe du monde de football, 1981, tsunami, 2017... – ou privées – mariage, naissance, anniversaires, décès...

Ainsi le rythme du temps est-il de plus en plus irrégulier et aléatoire dans un espace de plus en plus stable et connu. Alors, si nous gardons les marqueurs hérités – en particulier le dimanche, Noël, le 14 Juillet, comme on repeint chaque année les postes-frontières délaissés –, sachons en même temps favoriser les événements qui nous rassemblent et font repères, et intégrer dans nos marqueurs ceux des derniers arrivés – une fête musulmane, par exemple. Ou un jour pour la nature. Un jour pour la paix plutôt qu'une commémoration de victoire. C'est un vaste chantier, essentiel pour notre vivre-ensemble.

Bien sûr, il reste des guerres de frontières, de migrations, de luttes entre éleveurs et laboureurs. Mais peu en Europe, peu en France, sauf contre les nouveaux migrants montés du Sud – qui font beaucoup plus de bruit qu'ils ne sont nombreux. Du bruit dans nos cerveaux à nous, nos

inquiétudes à nous, nos peurs. Car eux sont plutôt discrets. Ici, nous avons stabilisé l'ordre des territoires – sans doute même à l'excès. Avec l'Union européenne, nos postes-frontières sont devenus de purs décors symboliques, et nous peinons à repenser l'idée de frontière à notre pourtour dorénavant commun. Or, sans gardes-frontières et politiques migratoires communes, comment donner droit aux demandes légitimes de protection de ceux d'ici, et de ceux de là-bas ?

Par contre, le temps, lui, a changé. Profondément. D'abord, en un siècle nous avons allongé la vie de chacun de l'équivalent d'une génération. Vingt ans. Et sur cette vie allongée, la part que nous consacrons au travail est passée de 40 % à 10 %. En outre, nous dormons deux à trois heures de moins par jour... Nous sommes donc entrés dans la civilisation « des vies complètes » dont parlait l'économiste Jean Fourastié¹. Et une civilisation

1. *Les Quarante Mille Heures*, Paris, Gonthier-Laffont, 1965 ; rééd. La Tour d'Aigues, l'Aube, 2007.

